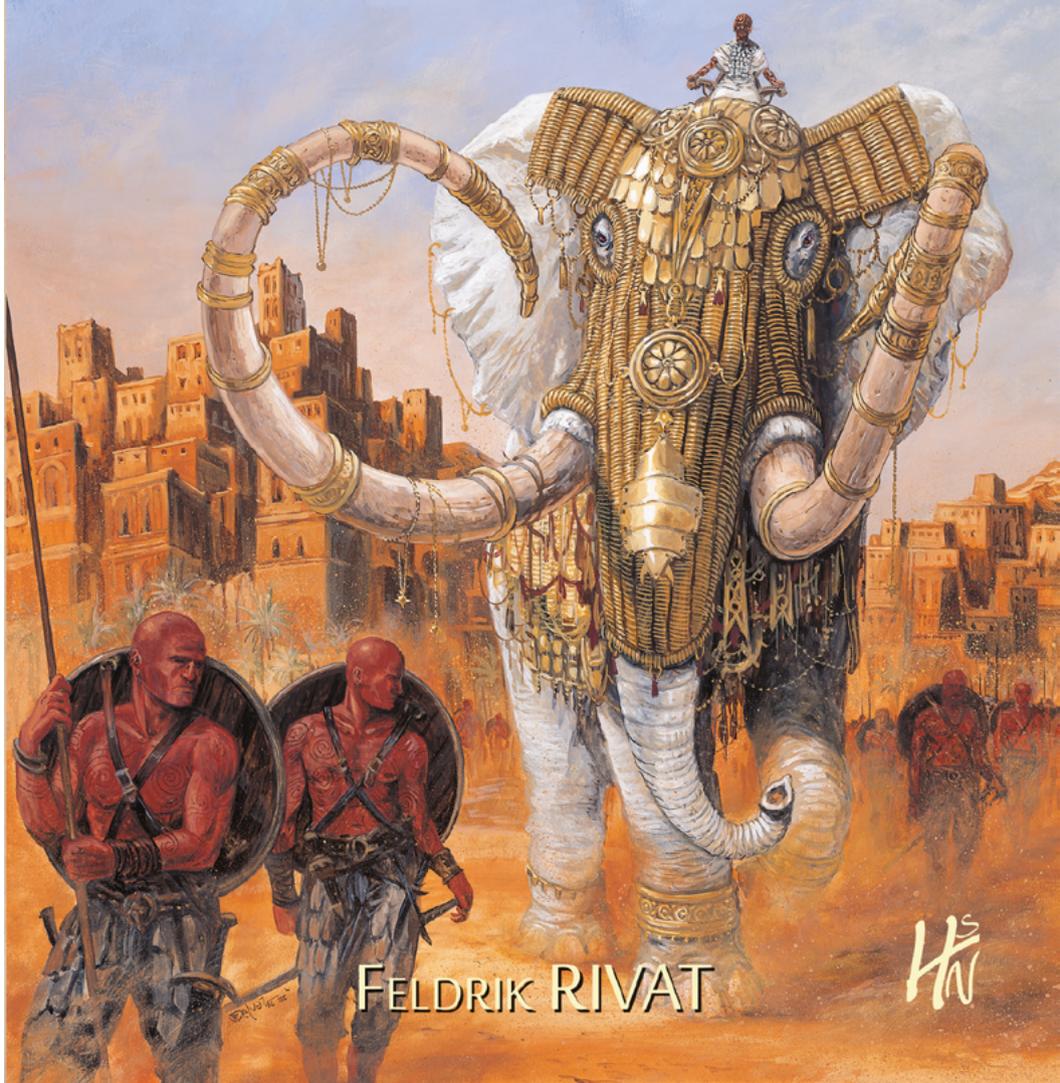


# LES KERNS DE L'OUBLI

TOME 2 - LES LARMES DU DÉSERT



FELDRIK RIVAT

HN

Du même auteur, aux éditions HSN,  
en papier et en numérique :

*Les Kerns de l'oubli :*

Tome 1 - *L'Exil*

Tome 3 - *Résurrections*

*Les Enquêtes de La 25<sup>e</sup> Heure :*

L'enquête officielle - *La 25<sup>e</sup> Heure*

L'enquête occulte - *Le Chrysanthème noir*

*Paris-Capitale*

Du même auteur, aux éditions J'ai lu :

*Les Kerns de l'oubli :*

Tome 1 - *L'Exil*

Tome 2 - *Les Larmes du désert*

Tome 3 - *Résurrections*

FELDRIK RIVAT

LES KERNS  
DE L'OUBLI

TOME 2  
LES LARMES DU DÉSERT

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2013.

Illustration de couverture : Julien Delval

ISBN : 978-2-918541-11-0

Les Éditions de l'Homme Sans Nom  
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : [contact@editions-hsn.com](mailto:contact@editions-hsn.com)  
[www.editions-hsn.com](http://www.editions-hsn.com)

*Saham s'ébroue.*

*Le Dernier-Né se réveille.*

*Le monde tremble et vacille sur ses bases.*

*Les millénaires parlent et enfantent seuls l'Histoire.*

*Almenarc'h n'est plus.*

*Le Dieu Saash non plus.*

*La Pierre garde leurs feux sacrés dans ses entrailles voraces.*

*Le Dieu de nos cieux tremble et maudit ce qui par la Faute est déjà condamné.*

*Il rassemble ses forces, soufflète sur les braises éparses, mais, fils, dans le secret de ses coulisses, l'Ange de la mort caresse déjà chacun de vos fils !*

*L'Alchimiste*

## CHAPITRE I

# CARDANAPAK, L'HOMME DU SUD

Toute cette poussière. Ces montagnes de poussière charriées et poussées par les vents brûlants de Kar'Saham. Il faut être fou pour oser défier ce désert. Ainsi soit-il. Je dois être fou.

Le soleil disparaît derrière une dune, emportant dans un dernier éclat une ligne de crête parfaitement déserte. Ce n'est pas pour aujourd'hui. Je dois attendre. Mais que font-ils ? Voilà dix jours qu'ils devraient être revenus. Dix jours que monte ma crainte de les avoir perdus dans une tempête de sable. « *Ravitailleurs ! J'ai besoin de vous pour affronter les terres mortes de Kar'Saham !* » Six lunaisons que nous préparons sans relâche cette traversée ! À enterrer vivres et eau à travers le désert ! « *Vous ne pouvez pas avoir échoué maintenant ! Campa ! Entends-moi par-dessus la tourmente, tu ne peux pas avoir échoué ! Toi seul sais repérer ton chemin en suivant la course du soleil et des étoiles !* » Non. Ce serait une tragédie.

Un souffle tiède me caresse le visage. Un vent qui, à mesure que tombe la nuit, se mue en gifles cinglantes de froid. Je ne dois pas m'endormir. Tenir. Tenir coûte que coûte. Jusqu'à la fin de mon tour de garde. Je plaque un pan de ma tunique de Sawa pour qu'elle cesse de claquer, quand un mouvement retient mon attention. La fatigue, sans doute. Une plate plaisanterie de mon esprit vacillant. Mais non, là ! Une forme casse la courbe sinueuse de cette dune ! Elle défie l'immensité du ciel étoilé ! Un homme ! Deux ! Mes ravitailleurs ! Mes ravitailleurs sont de retour ! Je voudrais me précipiter à leur rencontre, appeler, crier ! Mais il faut rester discret. La région n'est pas sûre. D'ailleurs mes hommes se laissent glisser en silence dans la dernière pente de sable et s'arrêtent à quelques coudées du fleuve.

J'égrène entre mes doigts le fin tissu de ma tunique de Sawa, tout en observant les gestes de mes ravitailleurs. Ils se divisent en deux groupes et entreprennent de sonder les berges avec vigueur, à l'aide de longues tiges de bambou. L'un d'eux lève un bras. Je reconnais l'immense carrure de Campa-Hallak. Les autres accourent et s'affairent aussitôt à mettre au jour les contours d'un assemblage de poutres des plus hétéroclites. Ce qui partout ailleurs paraîtrait l'œuvre d'un naufragé est ici crânement nommé... un radeau. Radeau qui, tout juste extirpé de son sable, est déjà poussé à l'eau. Oh ! triste spectacle ! Un sourire me réchaufferait presque le cœur ! À peine le fleuve touché que l'embarcation s'enfonce sous la surface ! Point par souci de discrétion, mais simplement car il est d'usage dans nos contrées de voir la fine fleur de la marine flirter ainsi avec les génies des mondes sous-marins.

Les hommes ne paraissent aucunement gênés par le comportement de leur embarcation, ils grimpent dessus en toute hâte, avant de se laisser emporter par le courant placide du Lhazar. Rien ne vient ternir le spectacle. Mon œil frise de plaisir ! Deux rameurs se mettent en action dans un style encore une fois bien propre à notre pays. Selon de mystérieuses règles de navigation, ils entraînent le radeau dans d'interminables tournoiements, puis, sans jamais paraître perdre le contrôle de la situation, ils percutent un banc de sable et sautent à l'eau pour optimiser leurs chances de succès.

Ils tirent le radeau au sec, viennent à ma rencontre, et s'arrêtent à deux pas de moi. L'un d'eux défait les pans de tissu qu'il

tenait enroulés autour de son visage. Caza-Ahzak. Il ne cache pas son bonheur d'être sorti victorieux de cette épreuve aquatique ! Je dois reconnaître que rares sont les Sahaméens à se mettre à l'eau.

— Cardanapak, fils de Caparak, les ravitailleurs ont la joie de t'annoncer le franc succès de leur mission ! La ligne de ravitaillement est établie !

— Caza-Ahzak, mes amis, je suis fier de vous ! Vous avez fait du bon travail ! Je vois d'ici les confins de Kar'Saham !

— Quand partons-nous, fils de Caparak ?

— Demain. À l'aube.

— Cardanapak, fils de Caparak, ne nous accorderais-tu pas quelque repos ?

— Non, Caza-Ahzak. Vous avez un retard de dix jours. Ce qui nous porte bien trop loin dans la saison. Et vous autres connaissez mieux que moi la violence des tempêtes de sable qui ravagent les déserts durant l'hiver !

— Elles sont déjà là, fils de Caparak.

Campa-Hallak a parlé. Sans gaspiller le moindre mot. Le regard perdu sur le fil de l'horizon. Comme toujours. Il essore sa tunique d'une poigne épaisse, nous imposant la force brutale de sa forte stature. Kar'Saham n'améliore en rien l'humeur de mon ravitailleur en chef. Je tente de réchauffer les cœurs.

— Bien ! Il est temps de rejoindre vos proches. L'impatience était palpable au camp ces derniers jours !

Je les invite à me suivre le long d'une rive plantée de raquettes épineuses jusqu'au discret couvert d'une oasis. Comment croire ces livres qui, bien avant que le désert gagne Mirand'Ar, décrivaient ici les terres les plus fertiles de Saham ?

Des cris de joie étouffés nous parviennent. Des hommes accourent.

— Campa ! Carkarak ! Caza-Ahzak !

— Camatchak !

— Ah ! Ah ! Ah ! On vous croyait morts !

Les embrassades vont bon train. La joie est teintée d'un soulagement non dissimulé. Qui sait combien d'expéditions se sont perdues dans le désert ? Les premières partaient pour les Terres Maudites sans jamais reparaître. Personne ne pouvait dire ce qui les attendait au-delà du Lhazar, jusqu'au jour où le premier

ravitailleur est revenu. Campa-Hallak, la Montagne, l'homme au regard de plomb. Comment oublier cet instant ? Je revois ce corps immense courbé en deux, cassé par l'effort, s'effondrer à genoux dans un râle de poussière. Il portait un homme épuisé, vidé de son eau, rescapé de l'expédition précédente.

Caza-Ahzak.

Ce dernier fit le conte d'un récit terrifiant, parlant de morts hurlant au clair de lune, d'armées de spectres assoiffés de douleur. Et de Campa-Hallak, cet homme aux nerfs de fonte, insensible à la folie. Cet homme qui seul au milieu de tous sut résister à la tourmente. Le fantôme des lieux ronge les esprits épuisés par de longues marches sous le soleil, mais pas le sien. Il creuse des brèches, déverse toujours plus d'horreur et de mort, mais lui jamais ne cède à la démence fatale instillée par Kar'Saham. Les Terres Maudites. Un lieu redouté même des Prêtres Noirs.

Nous approchons de la tente commune. J'écarte l'épaisse porte de toile et invite tout le monde à entrer sous les clameurs des occupants. Les jeunes épouses sautent au cou de leurs hommes tandis que j'ironise.

— Les vents brûlants de Kar Saham ne sont rien en comparaison de l'impatience de vos femmes, messieurs !

— Raseur ! Et dire que ce soir encore tu as refusé que l'on te suive au fleuve pour attendre nos hommes !

Caza-Ahzak attrape la main de sa femme avec un sourire inquiet.

— Malha ! Nous ne sommes pas dans notre village de Tara Yama !

— Oh ! oui ! Ça, crois-moi, je le sais ! Cardanapak a dû nous le répéter à chacune de nous au moins dix fois ! Les femmes de Saham ne sortent jamais des maisons pour femmes, au risque de...

Je l'interromps sans même m'en rendre compte et achève sa phrase.

— ... finir lestées au fond d'un canal.

Malha me lance un regard noir.

— Tu vois, Caza, avec quel triste hère nous avons dû passer tout ce temps ?

— Eh bien moi, Malha, je suis heureux de voir le fils de Caparak aussi sensible à ses responsabilités ! Car je préfère encore

te chatouiller le bout du nez plutôt que de draguer tous les fossés de Saham !

— Mais vous êtes infernaux ! Il n’y en a pas un pour rattraper l’autre !

Je pense à voix haute.

— *Al Gahama* redonnera ses libertés de mœurs aux femmes de ce pays.

Malha se redresse vivement et me fait une bise sur le front.

— Je savais que tu n’étais pas un mauvais cœur, fils de Caparak ! Allez ! Mangeons ! Vous devez être morts de faim !

Des monceaux de victuailles recouvrent immédiatement les nattes de joncs. Nous prenons place sur d’épais tapis. Mille plats et saveurs nomades passent bientôt de mains en mains, faisant fi pour l’occasion de la dureté des temps. Le repas prend des élans festifs, et l’atmosphère est bientôt bercée de chants enjoués. Il serait malvenu de parler des préparatifs de l’expédition, ce soir. Et que dire de plus ? Chacun sait depuis des lunes ce qu’il doit faire. Je me lève pour ne pas ternir la douce ambiance par ma triste mine. L’absence de mon aimée teinte encore de mélancolie ces instants de bonheur. Je pousse d’une main un pan de la tente et regarde le ciel étoilé. Es-tu là haut, mon amour ? Tu me manques. À jamais, je crois, tu me manques. Des pincements de cordes mélodieux s’élèvent doucement et accompagnent mes tristes pensées de leurs notes nostalgiques. Comment t’oublier ? Pourquoi t’oublier ? Je me retire sans bruit dans la nuit fraîche et rejoins ma tente. J’allume un briquet et cherche à tâtons la mèche imbibée de ma lampe à huile.

La lumière envahit l’intérieur feutré de ma tente. Mon matériel pour le grand voyage m’attend, disposé avec soin sur un tapis de sol. Deux sabres courbes et leurs fourreaux de bambou. Une écriture contenant des flacons d’encre de baie de Paraza et quelques calames<sup>1</sup> de bois. Des vélin vierges, finement roulés. De précieux instruments de navigation, pour Campa-Hallak, et une ceinture-médecine contenant suffisamment de poisons et remèdes pour faire pâlir d’envie un apothicaire de Carmak. Puis viennent les vivres indispensables pour rejoindre le premier point de ravitaillement. Voire le deuxième, en cas de coup dur. Sans oublier cette poche de pierres fines qui me sera utile une fois passé cette terrible barrière.

---

1

Roseau dont se servaient les anciens pour écrire sur le papyrus ou le parchemin.

J'attrape mon sac en fibres de palme et commence à le remplir avec les objets du voyage, en fonction de leur forme et de leur poids. Pour ne pas souffrir d'un quelconque déséquilibre durant la marche. Ma cape de pluie et mes vêtements chauds dans le fond. Puis les effets personnels. Je glisse encore sur le côté des cordelettes de cuir et des rouleaux de bandage, roule sur le dessus une corde en fibres d'écorce, et referme le sac en serrant ses sangles. Je le soupèse avec satisfaction : il ne devrait pas encombrer ma marche.

Je pose le tout près de mon arc en os, et apprécie une fois encore la qualité des flèches fabriquées par Catsassak. Je tire l'une d'elles de son carquois, caresse d'un doigt le fil d'acier de sa pointe, décompte ses barbelures, et glisse enfin le long de la hampe jusqu'à son empenne de plumes noires. Je la replace auprès des autres et m'allonge sur ma natte, calant sous ma nuque un coussin de pierre.

J'étouffe la flamme de la lampe et me laisse bercer un temps par les murmures du vent. Mais mon imagination déforme bientôt ces souffles en hurlements. Des torrents de boue et de sang ravagent des villages. Des loups écorchés vifs déboulent maintenant dans les rues de villes en flammes !

Je rouvre les yeux, angoissé par l'imminence de ce voyage.

Je me demande si nous trouverons encore sur notre route des restes des expéditions précédentes ?

— Assez !

Je me redresse sur un coude, tends mon bras, attrape la lampe, la rallume, ignorant ses crépitements mécontents, et tire à moi ma ceinture-médecine. Là, il y a dans cette fiole de verre de quoi faire dormir tout Carmak ! Du venin de Ksa-Ksa. Une inspiration devrait suffire à m'emmener jusqu'au matin. Je tords du nez, replace le bouchon sur la fiole, et range le tout avant de sombrer dans le sommeil.

## CHAPITRE 2

# REÏCHAK, UN PÈRE BLANC

La porte s'ouvre. Le mousse entre et me salue.

— Mon Père, le capitaine y m'envoie pour vous dire que nous entrons dans la baie d'Almenarc'h !

— Parfait. Excellente nouvelle.

— Et aussi que le temps est clément ! Et que... Euh... Ah ! Je ne sais plus trop pour l'autre chose que je venais pour vous dire !

— Eh bien laissez-moi, mon petit. Et dites au capitaine que je le rejoins sur le pont.

Le mousse fait un signe de tête et s'empresse de refermer la porte de ma cabine. Insouciant jeunesse. Ce garçon ne semble pas percevoir que ce navire convoie une délégation des plus officielles. Une très noble et très pieuse assemblée de Pères Blancs, à qui l'honneur incombe de statuer officiellement de la disparition d'Almenarc'h. Il ne semble pas comprendre, ce petit, que la confirmation de cette disparition serait de nature à rompre le bon ordre de notre monde. Une baie vide et abandonnée de toute âme ne rendrait ma tâche que plus urgente à mener. Répandre notre message sur Terre, apaiser son cœur et celui des Hommes.

Noble tâche. Noble assemblée. Noble mission. Je griffonne encore quelques notes sur mon carnet. Un journal qui, je l'espère, ira compléter les écrits de la nouvelle bibliothèque des Pères Blancs, à Rhodia. « *Jour 86. Approchons enfin des sentinelles de pierre. Elles gardent toujours l'entrée du port d'Almenarc'h. Temps calme. Capitaine serein. Rien à signaler.* » Je referme le carnet et le range dans le tiroir de mon secrétaire. Je vérifie que mes mains ne sont pas maculées de taches d'encre, me lève, passe ma cape de feutre blanc sur les épaules et pousse la porte de ma cabine. Allons voir sur le pont à quoi ressemblent les abords de ce port majestueux, en son absence.

L'air marin me fouette aussitôt le visage, m'envoyant une volée de sel jusque dans les bronches. Les voiles claquent au vent tandis qu'une drisse manque de m'envoyer par-dessus bord. Un peu vif, ce temps clément. La manœuvre engage le vaisseau au milieu d'une série de récifs tandis que le son lugubre d'une corne de brume se perd en échos dans un paysage taillé à coups de sabre. Personne ne répond à l'appel. Personne ne répondra plus à cet appel. L'Homme n'est plus le maître de ces lieux. L'Orgueilleux s'est joué ici des valeurs primordiales, et, pour le punir, la Nature a englouti sa vaniteuse fierté. Almenarc'h.

— Père Reichak, notre voyage touche à sa fin.

Le capitaine. Il rompt l'harmonie de mes pensées. Je réponds, irrité.

— Mais non, Capitaine. Il ne fait que commencer.

— Écoutez, mon Père, comprenez que je donne là l'ordre de mouiller. Mes hommes n'iront pas plus loin. Vous m'entendez ?

— Encore à ruminer vos superstitions, Capitaine ?

— Père Reïchak, prenez bien fort le ton que vous voudrez, mais je ne risquerai pas le cuir d'un seul de mes fichus marins au-delà des Sentinelles ! Pas même celui d'un de ces chiens enrôlés à Rajaya !

— Capitaine, vous êtes tout de même d'une autre trempe que ces vulgaires pirates !

— Raillez haut ! Je vous en ficherais, moi, des trempes ! Louez donc vos belles lettres et hautes recommandations, car sans elles personne ne vous garderait de m'en aller vous faire voir ces phalanges de plus près !

— Capitaine...

— Ah ! Suffit ! Ne venez pas me piquer davantage les sangs !

— Ces lettres dont vous parliez ordonnent en votre endroit de...

— Suffit, vous dis-je ! Vous me soufflez la vérine<sup>2</sup> avec vos manières ! Allez vous-même faire nager une chaloupe par là si l'envie vous en prend, Père Reïchak, mais n'attendez rien de moi ! Vous m'entendez ? Rien ! Je refuse de devoir mater une mutinerie à mon bord pour la simple satisfaction de votre égo !

L'homme se met à marmonner.

— S'aventurer sur ces eaux ! Alors que personne n'en revient !

— La Terre reconnaît ses fils, Capitaine. Les impurs qui sont venus troubler ces lieux de paix n'ont fait que payer le prix de leur insatiable cupidité.

— Eh bien espérez qu'ils aient suffisamment payé, mon Père, pour le salut de votre passage !

Le capitaine serre un poing, hausse les épaules, et tourne les talons. Grande est la chance de cet homme qu'il nous soit trop précieux pour que nous nous passions de le convertir... de force.

Le navire s'immobilise peu à peu, et tangué sous l'assaut des vagues. Le silence règne à bord. Un silence que les équipages superstitieux réservent à tout endroit maudit. J'entends s'approcher les pas feutrés d'un frère de robe.

---

2 Petite lampe tempête utilisée sur la passerelle pour la lecture des cartes marines.

— Père Reïchak, la chaloupe est prête.

Je suis mon homme sur le plat-bord qui court en tête de muraille, enjambe des bouts rangés en paquets, et prends place parmi mes frères à bord du canot. Les matelots font jouer leurs manivelles et nous descendent le long du franc-bord dans d'ignobles grincements de cordes. Je ne suis pas fâché de m'éloigner de ces gueules tannées et d'aller respirer autre chose qu'un air vicié par la sueur rance !

La chaloupe heurte les premières crêtes de vague et se fait bientôt brasser par les ressacs. Les amarres coulent en tas à nos pieds, et les frères entreprennent de repousser la coque du navire de leurs avirons pour nous engager vers le rivage. Je me surprends à gratter nerveusement le dos de ma main. Un tic. Et si la cité était toujours là ? Non. Nous dépassons maintenant les Sentinelles, et partout seule la roche répond à la roche. Rien ici n'indique plus la présence de l'Homme.

— Père Reïchak, notre mission paraît compromise.

— Père Mohan, respirez, sentez, écoutez la Terre. Ce que nous recherchons dépasse l'entendement des non-initiés, ne l'oubliez pas. Si nous devons trouver ici des artefacts de l'ancienne civilisation alménaréenne, Elle nous montrera la voie.

— Peut-être avez-vous raison, Père Reïchak.

— N'ayez aucun doute là-dessus, Père Mohan.

J'ai du mal à retrouver dans ce paysage le port opulent qui occupait jadis la place. Nous accostons. Je saute sur la rive et prélève une poche de ces graviers bénis par le courroux de la Terre. Les frères tirent la chaloupe hors de l'eau et la hissent sur leurs épaulés. Nous en aurons besoin plus haut, sur le lac d'Almen.

Nous marchons désormais à travers une friche sans nom, grim pant par des voies détournées à travers d'anciennes terrasses. Je me souviens de ces lieux autrefois plantés d'arbres fruitiers. J'en ai la gorge serrée. Sans compter l'émotion qui me gagne de me voir à chaque pas me rapprocher un peu plus du berceau de notre Ordre.

— Oh... mes frères, nous y sommes !

Là, devant mes yeux, l'Almen, fleuve sacré, se jette d'un vol majestueux.

## CHAPITRE 3

# CATAXAK, PUISSANT CARDA

Je plane au-dessus de flots mugissants. Triste et haïssable abomination. Toute cette eau salée, pouah ! Par l'éther, j'en ai mes corps subtils qui frissonnent d'horreur ! L'idée, même infime, d'un contact avec cette aqueuse substance me terrifie ! Aucune distance ne sera jamais suffisante entre moi et cette soupe immonde. Ah ! mais que le sourire me soit rendu ! Car j'arrive en un lieu qui mille et mille fois châtie ces ondes fuyantes ! Ici la Terre ouvre et fend les océans pour cracher son feu ! La roche file et siffle dans les airs ! Les vagues explosent, effroyables, en volutes de vapeurs ! Les vomissures de lave se font asphyxier dans leurs dernières érubescences, pour se figer en monstres de pierre. Ici émergent des îlots perclus de coussins noirs. Là disparaissent ces mêmes terres, telles d'impures épures ravalées d'un souffle par la colère de notre Mère Créatrice.

Ainsi va le cours du temps dans le terrible archipel de Cauda Dragonis. La bête renâcle, fait le gros dos, se hérissé de griffes et de crocs, puis replonge dans les profondeurs. Mirifique, chaotique. Démoniaque. Les ténèbres étendent leurs pestilences sans personne pour les contrer. Surtout pas ces marchands de vide obsédés par les feux des dernières babioles de la Cité Engloutie ! Comment pourtant ignorer les mauvaises humeurs de ce ciel ? Comment ne pas voir en ces prémisses se lever la tempête qui nous balayera tous jusqu'au dernier ? Cervelles stupides ! Ramasse-pièces ! Vous ne valez pas plus que les moutons que vous tondez ! Et l'on voudrait me voir pleurer des larmes d'empathie ? Mais cette molle humanité ne mérite que mépris !

Trêve de futilités. Je m'élève en hâte, poursuivi par la sombre cohorte de mes âmes en peine, une volée d'oiseaux criards plus noirs et bruyants que des corbeaux, et entame une course folle à travers les nuages. Égarer une de mes maudites dans ce dédale de ouate et de lumière ne m'aurait pas fâché. Mais je dois renoncer à ce délicat plaisir pour amorcer ma descente. J'approche. Je le sens.

Je resserre mes cercles sur une colonne de poussière, et me laisse tomber sur un attelage de bœufs.

Les individus qui conduisent en silence ces bêtes ne montrent pas leurs visages. Ils ne montrent rien. Jamais. Et pour cause ! La route elle-même fuirait ces lieux de se savoir foulée par ces inhumaines créatures ! Mes Happeurs, mes fidèles !

Je transperce d'un trait la bâche de peaux qui couvre la carriole, et suspends mon vol à une palme d'un corps rapiécé. Je hume l'odeur éthérée de ses chairs en décomposition et inspecte ses coutures. Il reste bien quelques rectifications à apporter, comme l'ablation de ce membre en tout point inutile, mais ce visage, ô sublime délectation, cristallise toute la noirceur de mon âme ! Chacun de ses traits de cuir emmure mon sourire dans un rictus de haine et de rancœur. Je glisse sur les fentes sombres qui me tiennent lieu de narines, et suspends la visite de ces ruines. Des yeux sans fond me fixent dans la mort. Magnétiques. Ils me sondent et m'invitent à plonger plus avant dans les profondeurs ténébreuses de mon être. Je m'en défais quand je remarque le long de mon crâne une couture fraîche et finement ourlée. Je lance mes palpés et caresse bientôt les sculptures molles de circonvolutions cérébrales. Mes Happeurs auraient-ils trouvé quelque donneur d'encéphale ? Ce qui veut dire que je vais pouvoir regagner les sphères physiques ! J'en virevolte de joie !

Quelle entreprise insolite que de descendre dans la matière glaciale de ce cadavre. Mes nouveaux poumons se soulèvent et s'affaissent dans l'anarchie la plus totale, expulsant leurs miasmes putrides. Je suffoque. Un bras imbécile frappe tour à tour le fond de carriole et ma triste figure. Ah ! douleur exquise ! Le cœur d'un bûcheron de Westpalie irradie ma poitrine en bondissant sous l'assaut de coups de bélier ! Je le sens battre, l'ignoble, et pomper avec force un fluide froid et visqueux. D'un souffle, je réveille maintenant les cellules endormies de mon ossature, chassant la moelle morte pour regarnir ces loges de vie. La Source Noire n'est pas tarie. Mon sang continuera à lever des légions de combattants !

Je concentre mes dernières attentions sur ce cerveau. Ah ! le bel organe que voilà ! Mon esprit repousse dans les marges les futilités surannées qui encombraient ses canaux, pour laisser briller l'intelligence nouvelle de ma pensée.

— *Où sont mes chairs d'antan ? Ce corps est une horreur !*

— *ÂME DE PEU D'ENVERGURE, PRIE POUR QUE JE NE ME LASSE PAS DE CONVERSER AVEC TOI ! JE SUIS ET RESTE TON MAÎTRE, LE CARAK NOIR, HAPPEUR SUPRÊME ! TU NE SERAIS PLUS RIEN SANS MOI !*

— *Mais je reste le porteur des souches et ferments de la Source Noire...*

— *SILENCE !*

J'écrase et confine mon âme première. Avec un corps pourvu de mille visages et un esprit peuplé de mille mémoires inutiles, il serait facile de perdre quelques pièces indispensables à l'achèvement de mon œuvre sur Terre.

Quelles forces restent en place ? Almenarc'h, ma promesse, convole avec mon Šhâ et les restes de ce dieu débile dans le cœur maudit de mon caillou. Aïnhor Eran règne de nouveau dans les cieux, libéré de Saash, mais terriblement affaibli par la perte de son culmen<sup>3</sup> terrestre. Et moi, je suis fort. Très fort. Mais très seul aussi. Triste bilan pour qui devait devenir l'égal de Dieu. Voir une si belle intrigue gâchée par une femme ! Cette vilaine chose aux cheveux blancs ! Et si elle avait survécu au cataclysme ? Je dois savoir ! Et récupérer ma Ramsara.

— *Happeurs, sombres compagnons, arrêtez cette charrette à bœufs !*

Je ronronne de plaisir. Mes pensées semblent provenir des entrailles de la Terre. Le sol frémit, les bœufs s'arrêtent, et les pans déchirés de la bâche s'agitent pour s'ouvrir sur les visages grimaçants de deux Happeurs. Ils me fixent et me sondent de leurs yeux de porcelaine, dans un ignoble concert de bruits de succion. L'excitation du moment, manifestée par le va-et-vient frénétique de leurs langues bifides.

— *Maître, vous parlez...*

— *Je pense, Carak, je pense. Et mets ici un terme à mon errance. Où sont vos compagnons ?*

— *Maître, nous l'ignorons. Nous avons porté tous nos efforts à la survie de votre dépouille mortelle et nous avons perdu jusqu'au décompte de nos forces de ce côté-ci de la Barrière. Seule cette missive nous est parvenue. Deux de nos Prêtres sont morts en touchant le papier de son enveloppe.*

---

3 Point le plus élevé d'une montagne, d'un massif.

— *Ainsi périt celui qui manque d'esprit. Donnez-la-moi sur-le-champ.*

Une main crochue glisse entre deux pans de peau et me tend un pli que j'identifie immédiatement.

— *Qui vous la remet ?*

— *Elle était au milieu de la route, Maître.*

Mon informateur mystère. Mais comment m'a-t-il retrouvé ? Je tends un bras pourrissant et attrape le vélin noir signé de son sceau de cire dorée. Un trait vertical coiffant un triangle renversé. La peau de mes nouveaux doigts fume, mordue par les poisons, mais que peuvent ces artifices sur un corps déjà mort ? Je fais sauter le cachet et porte un regard éthéré sur les lignes de code.

« *Depuis qu'Al Charmak s'est emparé de la Pierre des rois, l'Ordre noir de Saham ne reconnaît plus votre autorité. L'absence de Ramsara débride les ambitions. Le dernier des guerriers se proclame roi. Vos hordes se morcellent et s'entre-dévorent. Personne ne répondra plus à votre appel en ces terres.*

*Vous devrez trouver refuge au-delà des mers du nord, dans le Panshir. »*

Je crache entre mes coutures labiales en lisant la fin du message. Mon âme première en devient hystérique.

— *Je... Je reprendrai le contrôle de mes chairs ! Je soulèverai toutes nos âmes ! Je vicierai mes sangs ! Je...*

— *SUFFIT, PLEUTRE ! TU N'EN FERAS RIEN ! ΠΟΥΣ Ν'ΑΥΟΝΣ Δ'ΑΥΤΡΕ  
ΧΟΙΧ ΚΥΕ ΔΕ ΣΥΙΥΡΕ ΚΕΤΗ ΠΡΕΣΚΡΗΤΙΟΝ !*

Mes disciples repassent leurs têtes délicieuses par la porte de peau.

— *Maître ? Auriez-vous besoin de nos bassesses ?*

— *Carak ! Brûlez-moi ce pli sans attendre ! Cartchaak, partez pour la Cité Engloutie ! Et récupérez-moi la Pierre des rois !*

— *Bien, Maître. Mais je ne suis pas certain de résister aux feux de Ramsara.*

— *Prenez avec vous votre suite de Prêtres Noirs et moissonnez à loisir sur votre route ! Cette Pierre ne se gave que du Šhâ de Saham. Exécution !*

— *Bien, Maître.*

— *Et vous autres, forcez l'allure de ces bœufs ! Nous devons... embarquer avant la nouvelle lune.*

— *Em... Embarquer ?*  
— *FOUETTEZ-MOI CES BŒUFS !*

## CHAPITRE 4

# ERKAN, L'ÂME DAMNÉE

Cauchemars.

Mes oreilles sifflent. Mon crâne brûle et résonne, ébranlé par des coups de buttoirs.

Ignobles cauchemars.

Je ne sens pas mon corps. Je ne suis qu'un poids mort, incapable du moindre mouvement. Gelé. Seuls mes doigts se réchauffent, lentement. Je les sens, gourds, piqués de mille dards, vibrer sous les assauts de la vie. Mes mains, mes bras, toute ma chair s'embrase maintenant et se déchire. Je tremble comme un dément et me cabre violemment en arrière, frappant ma couche comme pour chasser la douleur. Ma tête roule de gauche à droite, ma bouche s'ouvre comme pour lancer un hurlement, puis se résigne à rester silencieuse. Je ne respire pas. Sombre Terre ! Je ne respire pas ! Ma langue s'affole et m'écorche le palais, cherchant sans succès la salive qui la ramènerait à la vie, quand un réflexe du fond des âges me fait subitement inspirer à m'en faire éclater les poumons.

— Ha !

Je déglutis, dans un craquement de cartilages. Le sang me brûle les tempes et déferle dans mes veines desséchées. Pères ! Quel réveil ! J'ai l'impression de revenir de l'Autre-Monde !

Mais ? Ce retour à la vie ? L'Épreuve ! Victoire !

— *Maître ! Vieux Maître ! Votre bon disciple a réussi ! J'ai eu raison des pièges de la tour du Castel ! Me voici le nouveau Sage-Guerrier de l'eau ! Je suis victorieux ! Vous allez enfin pouvoir prendre ce repos que l'on vous refuse !*

Seul un sifflement strident me répond et me déchire l'oreille.

— *Telleran ? C'est moi, Erkan Del Arc'h, fils de Roch Del Arc'h et de Dame Siham, la belle Guérisseuse ! Votre disciple ! Maître ?*

Pourquoi ce silence ? Je ne perçois rien, pas même le fracas des chutes. Mais où suis-je ? M'aurait-on déplacé ? Aurais-je

échoué ? Telleran m'avait prévenu que le réveil serait difficile, mais je ne m'attendais pas à ce genre de déconvenue !

Je me redresse sur les coudes. Les yeux clos. Mes paupières refusent de s'ouvrir. Je demeure ainsi, un instant, luttant contre un étourdissement. Et ces douleurs qui ne se lassent pas de planter leurs crocs dans chacun de mes os ! Le bruissement d'un vent étranger me parvient maintenant aux oreilles.

— *Telleran ?*

Je déporte mon poids sur le côté et approche une main de mes paupières. Une croûte épaisse les scelle, comme si j'avais somméillé durant des lunes. Mes doigts s'activent et effritent cette gangue informe qui me prive de lumière, jusqu'à me blesser des vifs éclats du jour. Terre, depuis combien de temps n'ai-je pas vu le soleil ! Et je suis si sec ! Pas un pleur ne vient me soulager de cette souffrance ! Pourtant, malgré les poignées de sable qui me coulent des yeux, le voile se dissipe et me laisse distinguer quelques formes. Je ne suis définitivement pas sur la tour du Castel.

Je m'assieds, lentement. Le sang gronde et cogne contre mes tympanes. Les dernières paroles de mon Maître me reviennent alors : « *Mon bon disciple, cette Épreuve-ci se fait fort grande de hauts mystères, tant qu'elle ne donne point à voir deux fois même figure et beau visage. Mais, chose certaine et mince certitude, ce voyage-ci par ses étranges transports perce sûr les pavois de l'inconscient.* » Eh bien, Maître, je ne l'aime pas ce voyage. Pas plus que cette robe de lin qui me drape comme un mort. Et ces ongles qui, d'avoir trop poussé, se courbent et se vrillent sur eux-mêmes. Mais que sont ces lignes ? Noires et sinueuses, elles s'enroulent autour de chacun de mes doigts, filent sur le dos de ma main et envahissent mes bras ! Et mon torse ! Je déchire précipitamment cette robe de lin... Plus un poil ne le couvre ! Il est complètement souillé par ces horribles tatouages ! Pire, mon crâne est nu ! Mes longs cheveux ! Disparus ! Je ne reconnais rien de ce corps ! Ce n'est pas le mien ! Qui suis-je ? Où suis-je ? Et qu'est-ce que cette bourse noire qui pend à mon cou ?

— *Maître !*

Mes sens me perdent et me noient dans de mauvaises illusions !

— *Maître !*

Pourquoi ne répond-il pas ? Pourquoi cet abandon ? Mon cœur bat à tout rompre. Je tremble et tremble davantage à mesure

que je comprends n'avoir aucune prise sur ce qui m'entoure. Je suis assis sur un autel de pierre, dans la pénombre d'une cavité. Un vent que je ne connais pas souffle au-dehors. Je me laisse doucement glisser sur mes deux jambes, et m'avance autant que je me traîne pour découvrir, à travers mes premiers pleurs, la vallée verdoyante qui s'étire ici entre de hautes parois. Un lac dort paisiblement en contrebas. Mes jambes me lâchent brusquement. Je me rattrape à un pan de roche froide, serre mes poings, et rassemble mes forces. Étrange, je ne connais rien de ce lieu, et pourtant tout ici me semble familier. Mon vieux sage dirait que chaque situation, surtout lorsqu'elle se montre absurde, suit une logique qu'il sied de trouver.

Récapitulons calmement les événements. Je me souviens dans les moindres détails de ma plongée dans l'Ultime Épreuve. Je suis monté au sommet de la tour du Castel, par un escalier à vis sombre et humide. Il faisait nuit noire au-dehors. Telleran me suivait, solennel. Une trappe lourdement bardée de fer s'est ouverte devant moi. Deux Sages m'ont invité à poser un pied profane sur un des lieux les plus sacrés de cette Terre. Une terrasse. Une simple terrasse aux dalles douces et polies par le temps, dominée par l'Unique, le premier Imputraï. Celui qui insuffle force et sagesse à quiconque pose ses yeux sur ses ramures millénaires. Je me suis laissé asseoir dans un creux de son tronc de pierre et, bercé par le fracas des chutes et la voix grave de mon Maître, j'ai fermé les yeux. Je suis descendu dans les profondeurs de mon être, en deçà des portes de mon inconscient, puis plus rien. Le vide. Le néant.

Je me frotte une nouvelle fois le visage. Il ne peut y avoir qu'un sens à tout cela. Mon Épreuve ne fait que commencer et ces lieux ne sont là que pour lui servir de décor. Voilà pourquoi Telleran ne peut me répondre. Il veille sur moi, depuis la tour du Castel, et attend que je prenne les bonnes décisions.

Un sentier part non loin d'ici. Il entaille la paroi pour rejoindre le lac, un peu plus bas. Je devine dans un creux de muraille la façade d'une forte bâtisse. Quelqu'un pourra sans doute me mettre sur la voie. Ou tout au moins me dire ce que je fais ici ! Je m'avance sur l'étroit passage, avec prudence. Mon corps, du moins celui qu'il sied à mes protecteurs de me donner en cette réalité, proteste de nouvelles douleurs. Je laisse une main courir sur la paroi pour me garder de ces déséquilibres qui viennent encore me surprendre.

Je maugrée ces pas mal assurés de vieillard sénile ! Je maugrée ce vulgaire torrent qui me met en arrêt ! Moi ! D'ordinaire si vif et si agile ! Me voir craindre de poser mes pieds nus sur des roches glissantes, de peur de déraiper dans le vide par accès de faiblesse ! Je... Je chancelle et bats l'air de mes bras avant de me raccrocher à la paroi, griffant la pierre de mes ongles tors. L'eau court sur mes mains crispées. Elle court et m'emplit bientôt de chuchotements. Surgissant de toutes parts, les mémoires de tout être vivant ayant frôlé ces flots m'assaillent et m'envahissent. Chaque insecte, chaque animal ou végétal me livre de force le vestige de sa vie passée. Des mémoires qui me transportent jusqu'aux multiples sources de ces cascades folles, là-haut, dans les neiges éternelles des cimes de l'Ayala.

Je m'extirpe de ces ondes sauvages avec la grâce d'un chat mouillé et chasse les dernières gouttes bavardes. La mémoire de l'eau. Se peut-il qu'en ces état et réalité je puisse percer ces secrets de légende ? Non, mes initiateurs se plaisent sans doute à me signifier par là le caractère initiatique de l'Épreuve. Je repars, chancelant, sans quitter des yeux le porche de la forte bâtisse.



La porte grince sur sa crapaudine de fer. Un courant d'air m'attire aussitôt à l'intérieur. J'entre. Point de vestibule. Seul un escalier droit aux formes simples et pures m'accueille et me fait face. J'avance, pétri de curiosité, quand un trait de feu me transperce le crâne. Je m'effondre sur mes deux genoux, terrassé par la douleur, et sombre dans l'inconscience.

## CHAPITRE 5

# SIHAM, LA BELLE AVEUGLE

Je m'allonge, le corps rongé par l'appétit féroce du poison. Mon cœur est lourd de tristesse. Se résoudre ainsi à mourir pour que d'autres vivent. Mon temps n'est plus. Les mots d'Awana ne souffrent

d'aucune ambiguïté. Je fais l'effort de respirer encore un peu de cet air sifflant. Je n'ai vécu que pour toi, mon fils, alors il serait bien ridicule de ne pas être capable de te donner dignement ma mort.

Encore un effort.

— *Mon fils... D'après... D'après mes calculs... tu devrais croiser le fil de ma vie... précisément en cet instant... Là.*

» *Si... Si tu ressens la vie te quitter comme si tu étais moi, ta pauvre mère... c'est que j'aurai réussi à te transmettre mon étrange pouvoir. Mesure le courage qu'il me faut pour renoncer ainsi à la vie alors que tu es là, tout près, plongé dans ce sommeil qui tire à sa fin. Mais... Mais les étoiles ne tracent qu'un chemin parmi tous les possibles qui soit seul le véritable destin, et j'ai dû me résoudre à l'emprunter, ce chemin... malgré l'offense que je fais à la vie. Note mes soupirs... Ce sont les derniers. Je vais mourir. De ma propre main. Afin que le plus horrible des dons, celui qui me trouble chaque jour un peu plus l'esprit, te serve et te guide. Puisses-tu apprendre à maîtriser cette pesante faculté de voyager sur les fils de la vie...*

» *Écoute... Écoute-moi encore... Le manuscrit... Lis-le... Il est le fruit de mes voyages nocturnes... Il est la fin d'Almenarc'h. Il... Il te permettra de connaître la... la vérité... Tu... comprendras, comme moi, que des forces qui nous dépassent ont tracé ta route...*

» *Erkan... Il t'est donné de te réveiller là où beaucoup resteront endormis... Ta conscience dépassera celle de tout homme... Mais le prix à payer est la souffrance... Et elle va commencer... Maintenant.*

» *Par ton réveil.*

» *Ne... Ne cède à personne la responsabilité de tes actes... Toi seul peux rétablir... l'Équilibre. S... Seul.*

» *Fais honneur à mon sacrifice... Sois fort... N'esquive rien.*

Ma poitrine s'affaisse, expulsant là mes dernières bribes de vie.

## CHAPITRE 6

# ERKAN, L'ÂME DAMNÉE

Je reviens à moi, la tête écrasée contre l'arête d'une marche. Je ne distingue plus le sol des murs, ma main cherche d'instinct à agripper quelque matière tangible.

— MÈRE !

Je me remets à l'endroit sans plus songer aux multiples douleurs qui se manifestent, lancinantes. Quelle effroyable vision !

— SIHAM ! MÈRE !

Je grimpe les escaliers, envoie violemment une porte claquer contre un mur, et émerge dans une pièce sombre et silencieuse. Un cabinet de travail. Mon accès de colère retombe aussitôt. Je ne fais que déranger la poussière, cet endroit n'a aucun rapport avec ma mère ! Je la devine même en cet instant confortablement installée dans notre demeure familiale, à Port-l'Île ! Mais comment ai-je pu me laisser abuser par cette vision absurde ? Moi, le disciple du vieux Telleran ? Devenir le jouet de mes émotions les plus basses et perdre la main sur mes actes et pensées, en parfait novice ! Je devrais plutôt commencer par ouvrir ce lourd volet.

La lumière inonde la pièce. Un fauteuil de pierre à l'assise usée par des fonds de frocs borde la fenêtre. Devant ce siège, une table. Et sur celle-ci, posés en évidence, deux manuscrits. Mon regard se glace. Je tends une main hésitante, tourne la couverture de cuir, égrène quelques feuillets de vélin et laisse mes ongles tors grincer sur ces mots : « *Ne me pleure pas. Adieu.* »

— NON !

Je referme précipitamment le livre, en proie à une violente nausée. Mais qu'attendent-ils de moi ? Pourquoi transforment-ils mon Épreuve en cauchemar ? Je repousse la table, m'accroche aux épaisses tentures qui pendent ici devant un mur, et bouscule des piles de livres. Ils... Ils cherchent seulement à me déstabiliser en touchant l'être qui m'est le plus cher ! Je dois respirer ! De l'air ! De l'espace ! Mes doigts heurtent la poignée froide d'une porte. Je pèse sur le mécanisme et chancelle bientôt sur le parquet d'une grande salle voûtée. Une pièce à vivre au mobilier massif.

— Oh ? Quelqu'un ? Répondez-moi !

Personne. Comment pourrait-il en être autrement... je ne ressens pas la moindre présence ici ! Pourtant de la cire a récemment coulé de ces chandeliers. Je traverse la pièce en quête d'un indice, dépasse un mur hérissé d'une collection d'armes, et m'immobilise devant une nouvelle porte. Arrêté dans mon élan par l'odeur de la mort.

Je pousse le vantail d'un franc coup d'épaule, et... Non ! Cauchemar infini ! Je lutte pour ne pas défaillir ! Mes yeux glissent

sur le corps qui repose ici, et reconnaissent en chaque trait de ce visage vicié ceux de ma mère.

— Non... NON !

J'explose de colère ! Une vague de chaleur me ravage le corps et souffle les murs de la pièce dans un terrible fracas. Je sens l'énergie du lieu affluer en moi et décupler ma rage.

— POURQUOI ? !

Les pierres fondent au contact de mon aura. Tuer ma mère ! Qui a osé ? Père ! Pourquoi as-tu laissé faire ça ? La bâtisse s'effondre autour de moi, la terre tremble, les gorges entrent en vibration. Un son grave résonne dans la vallée et refroidit subitement mon ire. L'air se densifie. Mais quel est ce prodige ? Les pierres se jouent maintenant de la pesanteur et quittent le sol, une à une, redressant l'édifice dans un profond grondement. Maître ? Non, ce n'est pas la présence de mon maître que je ressens, mais celle d'un être puissant, ancien. Le gardien des lieux, furieux du saccage auquel je me livre en sa demeure. L'Épreuve ! Comment ai-je pu me laisser aller à la colère devant cette ridicule mise en scène ? Vieux Sages, votre défi est peu loyal, mais comptez sur moi pour le braver !

J'entrave mes émotions sous des monceaux de chaînes et me penche sur le visage desséché. L'illusion qui me fait face est saisissante, tout juste dénaturée par le feu de deux pierres fines logées dans ses orbites. Deux éclats verts d'une grande pureté, mais bien pâles devant le souvenir du premier regard que mes yeux ont croisé jadis en s'ouvrant à la vie. Oser me montrer ainsi la dépouille de celle qui m'a portée en son sein ! La peste soit cette fichue Épreuve et les émanations mentales de ce cercle de vieillards décadents ! À mon plus profond respect, vous opposez cette vision d'horreur ! Soit. Regardez-moi ravalé ce fiel qui s'écoule de mon cœur blessé. Regardez-moi affronter la souffrance. Voyez comment j'apaise mes sens, comment je souffle mes peurs et dessine dans les airs, en quelques gestes ancestraux, un appel aux énergies primordiales.

L'air se densifie sous le dur impact de ma volonté. Mes ongles se raccourcissent, mes mains se raffermissent. N'en déplaise aux maîtres des lieux, je ne peux me résoudre à laisser pourrir en cette réalité l'image d'un être aimé. Je fends le mur qui me fait face, écarte les pierres, et matérialise un à un les degrés d'un escalier.

Voilà de quoi sortir déceimment de cette pièce. Reste à soustraire délicatement cette dépouille des pesanteurs de la Terre, et à la pousser au-dehors, d'une impulsion mentale, avec cérémonie.

Je descends les marches, une à une, la gorge nouée. Par mon âme et celles de mes ancêtres, faites que ce tas de vêtements battus par le vent ne soit pas la source de ma vie ! Une boule d'angoisse refuse de quitter mon estomac. Oserais-je reconnaître que ces vieillards, par un coup vicieux, m'ont blessé ? Non. Je fais fi de ces tortures de l'esprit et stabilise la malheureuse à quelque distance du sol. Je vais l'accompagner vers cet autel qui m'a vu revenir à la vie.

Un Sage-Guerrier ne doit jamais se laisser aller à la colère.



Impossible. Calé dans le fauteuil de pierre, je découvre, lis et relis un récit des plus édifiants. Impossible. Ce manuscrit, rien de tout ceci ne peut être réel ! Je ne reconnais pas même les mots que l'on me prête ! Chacun de ces feuillets, jusqu'au plus insignifiant, renforce ma conviction de vivre ici même mon Ultime Épreuve. Là, voir Cataxak en Grand Veilleur, alors même qu'il ne parvient tout juste qu'à servir d'ombre au roi ? Et l'amnésie ? Je ne souffre d'aucun trouble de la mémoire ! Non, une fois les premières illusions percées, le mirage tout entier se dissipe. Cette Épreuve frôle l'absurde. Aïnhor Eran muselé comme un chien ! Almenarc'h tout entière engloutie dans une pierre ! Une pierre et des tatouages qui feraient de moi le roi de Saham ? Mais je ne connais rien de Saham !

Je serre les poings et, d'un geste sec, arrache cette bourse de velours qui pend à mon cou. Je défais le cordon et en fais rouler le contenu sur la table. Je pousse du doigt un morceau d'ivoire pourpre, le sonde et le sonde encore dans ses structures les plus intimes, sans trouver le moindre défaut. J'aurais pris cette chose étrange sur la carcasse d'un roi de Saham ? Jamais vu. Pas plus que ce bijou qui passe pour appartenir à une jeune serveuse avec laquelle j'aurais passé de tendres moments. Mais cette pierre, en revanche, je la reconnais. La Pierre des Secrets, relique parmi les reliques, que notre reine porte à son doigt. Je me relève, brusquement piqué

d'impatience. Qui voudrait me faire croire que ce deuxième manuscrit est celui du dissident Baatraï ? Et ce bastion son bastion ? Et cette épée ! Je retourne en deux pas au milieu de cette collection d'armes aperçue plus tôt, et cherche du regard une rapière que je sais être là ! Une lame de Happeur, noire et argent, ramenée par Ulnhor en personne, un roi revenu d'entre les morts ? Qui serait mon grand-père ? Mais croyez-vous que je vais gober toutes ces fadaïses ? Comptez plutôt sur moi pour faire voler en éclats cet édifice fait de mensonges !

Je décroche la lame sahaméenne et fends l'air de quelques moulins. Je sens son âme maléfique corrompre mes chairs au contact de sa garde. Cette pièce est remarquable d'authenticité.

— Vous voulez jouer ? C'est bien ça ? Vous voulez éprouver ma foi ? Eh bien regardez !

Je pose ma main à plat et, d'un geste, j'abats sur elle un violent coup d'épée. Un éclat vif-argent dévie aussitôt la lame et l'envoie se ficher dans la table. Je sens la terreur m'envahir et venir ébranler mes bases les plus profondes. J'essuie ma main devenue moite, et porte sans trembler deux nouveaux coups. Deux éclats achèvent de me terrasser. *L'Armure des Rois*.

— Amusez-vous de mes sens comme bon vous semble, mais je viendrai à bout de votre Épreuve ! Vous m'entendez ?

En proie à une rage folle, je retourne dans le cabinet de travail, arrache un morceau de l'épaisse tapisserie, et emmaillote solidement les deux manuscrits. Puis, à l'aide d'une lanière de cuir qui pend là inutilement à son clou, j'attache ce baluchon de fortune dans mon dos et quitte ces lieux chargés de fantômes d'un passé qui ne m'appartient pas. Il est grand temps de rentrer chez moi.



Je m'allonge sur un rocher, au bord du lac. Telleran, Maître, cette eau calme et limpide me trouble l'esprit. Cet endroit vibre de votre Šhã et c'est en tout point ainsi que j'imaginerais votre retraite. L'Épreuve doit matérialiser mes peurs, ou donner corps à mes angoisses. Je plonge un bras dans l'eau. Elle reste silencieuse. Preuve en est qu'elle n'a rien à voir avec mon maître, cet

intarissable bavard ! Ce décor va bien finir par se trahir. Je scrute le moindre rocher, cherchant en chacun d'eux un défaut ou un indice me prouvant que ce monde-ci n'est que mirage, mais en vain. Le plus infime détail brille d'un vernis de vérité. Ces perles de brume emprisonnées dans ces toiles d'araignées, cette fourmi qui déambule suivant un chemin perçu d'elle seule, le duvet de cette plume collé par la pluie, ou encore le poids et l'odeur de cette pierre que je soupèse. Tout ici ne semble que nature. Et pourtant, si je devais croire ces écrits, Almenarc'h ne se trouverait plus dans son lac ? Mais soit, mes éminences ! Je ne m'attendais pas que vous soyez capables de sortir de vos esprits vieillissants une ville entière et ses habitants ! Il est déjà beau que vous soyez capables de répondre au défi que représente chacun de mes pas.

Je lève les yeux vers le ciel, en quête d'une issue. L'immense paroi qui me fait face devrait me permettre de gagner les Hauts Plateaux, et, de là, rallier Almenarc'h. Cette course me rappellera mes escapades avec le vieux Maleek, quand il m'emmenait ramasser des œufs de triptères. Maleek, ils ont même des pages pour toi dans mon Épreuve.

De cascades en chaos de blocs, je gagne l'extrémité est de la gorge. La fraîcheur du lieu fait suinter la pierre. Cet endroit n'a pas vu le soleil depuis le premier jour de la Création. Je pose mes mains sur le roc, chasse la tourmente de mes pensées, et passe en double vue. J'ignore si c'est là un vernis supplémentaire de cette Épreuve, mais mes Šhâmanies me paraissent plus fluides, comme si, malgré ma fatigue, j'avais en ma possession une plus grande maîtrise de mes sens occultes. La voie s'ouvre par cette lézarde et file droit vers une série de surplombs. J'agrippe une écaille de pierre et me hisse à la force de mes bras. Je progresse de failles en décrochements, prenant bientôt des allures d'araignée en quête de prises impossibles. Parfois même, sans que je le cherche, mes doigts pénètrent la roche pour rendre la voie plus praticable. Chaque instant qui passe fait un peu plus de moi un Sage-Guerrier.

J'enjambe un dernier parapet et m'affale sur le replat qui s'offre à moi. Les plateaux, enfin. Je reprends mon souffle durant un court instant, nourri par l'endroit. Je sens se dissiper mes fatigues dans les flux d'une vigueur nouvelle. Je me relève d'un bond avant de refréner mes ardeurs. Ma robe de lin vient de me tomber

sur les pieds. Je ne peux pas continuer ma route ainsi vêtu de fripes molles, pas même en cette réalité !

— *Ainhor Eran, Esprit Père de la Terre, consens de me voir prélever en ces plateaux désolés de quoi garder des vents l'intimité de ma condition naturelle.*

J'inspire lentement, appelant à moi le Šhâ rare et précieux de ces lieux, matérialise des pièces de cuir, une à une, que j'assemble en pantalon et paire de bottes. Je serre une ceinture ornée d'une plaque-boucle de bronze, matérialise une épaisse chemise, un surcot de laine et une longue cape de cuir pour me protéger de la bise. Le tout en noir, pour plus de discrétion. Ainsi vêtu, je reprends ma route entre les crevasses sombres de lapiaz décharnés. Je lance mes pas vers le sud et commence à courir, sans réfléchir, comme ivre d'une liberté longtemps refusée. Les cimes enneigées du massif de l'Ayala glissent au rythme de mes foulées. L'Altama s'éloigne vers les levants tandis que devant moi, au-delà de ces fronts de falaise, l'immense Libéryan déroule ses vagues vers d'infinis lointains. Je me gorge d'air pur. Je suis fort. Almenarc'h m'attend.

Les nuages bas envahissent le plateau et m'enveloppent, froids et humides. J'allonge encore mes foulées, adoptant la marche-course des Sages-Guerriers, martelant le sol d'un rythme implacable, l'œil rivé sur l'horizon. Mes pieds volent et se posent là où le dicte ma volonté. Je ne suis plus un homme. Je suis un Sage-Guerrier. L'ombre et la lumière du Tout-Puissant sur Terre. J'arrache au plateau quelques bribes de Šhâ sauvage et alimente mon effort. Je me concentre... La Cité-Lumière se tient au sud-ouest de ma position. Je dois dévier sensiblement vers l'ouest pour gagner la côte, non loin de la Volée.



Le ressac des vagues venant se briser contre le pied des falaises me sort de ma transe. Je ralentis.

La Volée.

Elle sème dans l'océan ses pointes de pierre, montrant à tous, dans les vestiges de ces ruines naturelles, l'ampleur perdue du plateau ancestral. Les oiseaux de mer trouvent en ces éperons

de multiples refuges où abriter leurs couvées. J'observe un temps leurs voltiges, savourant leurs jeux et défis du plus lourd que l'air.

Je présente mes joues au vent chargé d'embruns. Pourquoi devrais-je résister plus longtemps à m'offrir ce plaisir ? Je m'assieds au bord de la falaise et repère un triptère au vol vigoureux. Un mâle dans la pleine force de l'âge. Il s'élève à grands coups d'ailes au-dessus de la mer, reprenant de l'altitude pour son prochain plongeon. Je me concentre, glisse hors de mon corps, capture chacun de ses mouvements, le caresse, l'enveloppe et plonge en lui. Je ressens immédiatement les battements rapides de son cœur. L'air siffle entre ses plumes. Le vent menace de rabattre cet instant de poésie contre une falaise, mais l'oiseau ne se laisse pas surprendre. Il connaît chaque courant pour les avoir mille fois esquivés, et monte dans le ciel afin de rejoindre ses semblables dans un ballet aérien. La danse éternelle des triptères. L'oiseau se hisse au-dessus de l'éperon, stabilise son envol, scrute la surface déchaînée de l'océan, loin en contrebas, et vire subitement de bord. Sans prévenir. Ramassant ses ailes tout contre lui. La gravité prend peu à peu tout son sens, rappelant sa loi tandis que le corps fuselé de l'oiseau gagne en vitesse. Il tombe comme une pierre depuis une hauteur initiale de près de trois mille pas. La mer approche dangereusement. Il se concentre, décroche quelques plumes de son aile droite pour corriger sa trajectoire, ses yeux se couvrent de leur membrane protectrice, et il transperce la dure surface de l'eau. Ainsi que la surface plus dure encore d'un poisson-pierre. La proie, affolée par cette soudaine intrusion, se met à frétiller avec énergie. Mais en vain. Le triptère brasse déjà puissamment ses pattes palmées pour remonter à l'air libre. Avec sa prise. L'oiseau flotte sur quelques vagues turbulentes, attendant celle qui l'aidera à prendre son envol.

Je quitte là mon hôte, qui rejoint sa nichée dans un creux de roche, et regagne mon corps. Voler ces quelques instants de sensations animales est mon plaisir favori. J'ouvre les yeux sur le spectacle imprenable de ce carrousel aux reflets d'argent et me relève, un sourire béat me barrant le visage. Ils ne m'ont pas pris ça !

La Pointe Couchée n'est plus qu'à trente mille pas, et, avec elle, le port fabuleux de la cité d'Almenarc'h. Je repars dans ma

marche-course sans plus émettre la moindre pensée. Mais j'attrape bientôt ma tête à deux mains, vacillant sous la douleur d'un nouveau trait de feu, et perds connaissance avant même de toucher le sol.

## CHAPITRE 7

# CARDANAPAK, L'HOMME DU SUD

J'expulse l'air de mes poumons en déroulant un bras, puis l'autre. Mes doigts se déplient et se tendent jusqu'aux limites de mon corps. L'astre du jour se lève. Je maintiens ma position, bloque ma respiration. Le sang pulse doucement à mes tempes, accompagnant les premières lueurs du jour sur le Lhazar. J'élève mes coudes vers le ciel, puis un genou. L'air afflue avec fraîcheur. Je bloque. Je replie mes bras contre mon torse, repose mon pied sur le sol sablonneux, et étire l'autre jambe loin en arrière. Je pivote lentement, déploie mes bras et chasse une nouvelle fois l'air de mes poumons. Je bloque. Ma tête tombe sur ma poitrine, mon dos se courbe, mes coudes viennent se poser sur les ailes de mes hanches et mes mains se saisissent de mon crâne. J'attends, les yeux rivés sur le sol, que le soleil fasse apparaître l'ombre de mon existence, afin de naître dans ce jour nouveau. Une étincelle enflamme le premier grain de sable, puis de toutes parts naissent les ombres. Jusqu'à la mienne.

*Bonjour, astre d'or-sang, puisses-tu me donner la force d'honorer la vie.*

Mon corps se débande prestement, mes bras décrivent de grandes spires dans le ciel, ma main gauche saisit la garde froide de mon épée courbe et fait jaillir l'éclat acéré de sa lame. J'enchaîne une série d'attaques et d'esquives devant cet ennemi fait du vent du matin et finis dans une fente, face au soleil levant. La pointe de mon épée se retire doucement du cœur de ce disque rouge. Je la saisis du bout des doigts, de ma main droite, et la guide vers son fourreau. Je m'incline respectueusement face à celui qui donne la vie, et me retire.

Le sable est froid sous mes pieds nus. Les hommes du campement émergent un à un de quelques endroits discrets et rejoignent

la tente commune. Il en est ainsi depuis la nuit des temps. Dans notre clan, les hommes rendent hommage à l'astre du jour.

Nous prenons place sur les tapis autour de galettes de Cassavas, de miel blond, de gelées et jus de fruits. L'appétit aidant, il ne reste bientôt plus rien sur les nattes. Les hommes démontent aussitôt les tentes et font disparaître jusqu'aux dernières traces du campement.

— Cardanapak, fils de Caparak, notre caravane est prête. Nous allons vous regarder partir pour l'autre monde, toi et tes ravitailleurs, et nous quitterons ensuite ces lieux pour rentrer au village. Nous prierons chaque jour pour que la réussite soit au bout de ton chemin.

— Merci Camatchak, fils de Charak. Que le soleil accompagne tes pas sur le chemin du retour. Ce jour est un grand jour pour les fils de Tara Yama. Le clan envoie ses loups défier l'adversité pour que s'accomplisse le destin des Hommes.

Je prends mon sac et rejoins mes quatre ravitailleurs, Campa-Hallak, Cmak, Caza-Ahzak et Carkarak. Nous quittons la caravane le visage fermé. Qui ose espérer que ces adieux ne soient qu'un au revoir ? Nous gagnons la berge du fleuve, où le vieux radeau est tiré à l'eau. Campa le retient à l'aide d'une corde tandis que nous grimpons dessus, avant de nous rejoindre d'un bond mal assuré. L'embarcation s'enfonce sous les flots pendant que nous partons à la dérive.

— Le courant nous guide.

Ainsi parle Carkarak, le plus marin des hommes de Tara Yama, répondant à mes regards inquiets.

— Je veux dire, le courant va nous emporter vers l'autre rive.

De fait, le fleuve nous pousse en tournoyant contre l'autre berge, où nous nous échouons violemment. Je saute à terre, suivi dans le désordre par mes comparses, et commence aussitôt à creuser le sable pour enfouir le radeau. Nous n'avons pas le temps de lancer les derniers au revoir que Campa-Hallak nous entraîne déjà à sa suite. Il est le maître absolu en ces terres désolées. Le colosse. Le géant de Kar'Saham. Lui seul peut vaincre le désert. Et, de fait, il n'attend rien ni personne.

Mon premier spectre émerge des dunes, sans prévenir. Un guerrier pourrissant. L'odeur de ses entrailles emplît mes narines à me faire suffoquer. Il se dresse devant moi et me hurle au visage.

— JE VAIS TE CREVER !

Des lambeaux de doigts giclent dans les airs tandis qu'il empoigne la poignée de sa hache d'armes. Deux autres spectres lèvent leurs lames de faux et mugissent comme un mauvais vent.

— On va te crever !

— On va te dévorer les boyaux !

— Donne-moi tes yeux !

— Ta peau ! Ta peau pour mon visage !

Des soldats en haillons se pressent de toutes parts et s'entre-déchirent pour m'approcher. Des suies noires tombent du ciel, portées par d'épaisses fumées. Mes poumons brûlent, je suis écartelé, des lames rouillées m'arrachent la peau et des pointes fouissent mes chairs. Ma respiration s'accélère. Mon cœur s'emballe. Une main solide se referme sur mon bras et me soulève au-dessus des dunes. Campa-Hallak. De son regard gris plomb, il me ramène à la réalité. Ce sont des fantômes. Des spectres. Ils ne sont pas réels. Ils n'existent pas. Il n'y a ici que du sable et de la poussière. Je baisse la tête, honteux de ma faiblesse, tentant d'ignorer les crocs écumant de rage et de sang de ce chien de guerre qui me saute à la gorge.

Nous reprenons notre route.



Campa-Hallak pointe son instrument vers le soleil. Il fait jouer ses gros doigts sur les fines bagues de métal, alignant des chiffres sur de mystérieuses graduations. Puis il fixe la ligne d'horizon, froidement. Comme toujours. Seul un de ses yeux scille et se ferme, par réflexe, tandis qu'une brute des Septentrions lui assène un terrible coup de masse. Il enfouit son matériel dans les pans de sa robe, et s'élance sur l'arête sinueuse d'une longue dune.

Mes pas s'enfoncent à la suite de ce guide, suivis de Cmak, Caza-Ahzak et Carkarak. Je suis fier de marcher aux côtés de ces hommes. Ils bravent l'inconnu au péril de leur vie, pour une cause ignorée de tous. Sans attendre la moindre gloire en retour. Les pieds nus de Campa-Hallak, tout juste chaussés d'une paire de semelles en cuir, soulèvent le sable brûlant d'un rythme égal, imperturbable. Rien ne semble l'atteindre. Pas même ces mirages

d'eau fraîche qui tremblent et coulent en cascades autour de lui. Je réajuste l'étoffe qui me protège le visage, tout en détournant mon regard de la plaie béante qui sert de gueule à un guerrier sans tête. M'inspirant du grand Campa, je porte au loin mon regard et me concentre sur les ondulations du sol. J'inspire du feu, expire du feu. Il n'y a plus air ni eau ici. Juste des cendres. La marque de notre honte. Une cicatrice laissée par le fer rouge du déshonneur, condamnant notre peuple à l'isolement.

Au bannissement.



Campa-Hallak s'arrête et se tourne vers nous en silence. Que veut-il ? Je tente d'ignorer ce guerrier qui me mord le bras à l'os, et interroge du regard mes trois autres compagnons, sans plus de succès. Je sais qu'il faut faire économie de tout dans ce désert, mais j'aimerais comprendre ! Caza-Ahzak se décide à venir à mon secours.

— Le soleil est déjà haut. Nous perdons trop d'eau. Nous devons nous arrêter. Nous repartirons ce soir.

— Mais ? La journée ne fait que commencer et nous venons à peine de partir !

Campa-Hallak me regarde et répond sans ciller.

— Kar'Saham dicte ses lois. L'Homme obéit.

Les ravitailleurs se laissent glisser dans le creux de la dune et se défont de leurs sacs. Leurs gestes, mille fois répétés, sont efficaces. Ils plantent de fines tiges de bambou, tendent de grandes toiles blanches, et viennent en lester les replis avec du sable. Les sacs sont poussés dans le fond et des nattes viennent recouvrir le sol, permettant à cinq hommes de s'asseoir et s'allonger à leur aise. Le géant de Kar'Saham poursuit, comme pour lui-même.

— Marcher de jour est un défi. Nul ne doit défier le désert. Son esprit est colère. Sa colère est folie. Et, pour nous, sa folie c'est la mort.

Puis il plonge ses yeux gris dans les miens.

— Repose-toi, Cardanapak, fils de Caparak.

Il s'allonge. Je brise une fois de plus le silence.

— Campa, qu'est-ce qui te donne la force de vaincre le désert ?

Il fixe un temps la toile suspendue, et me répond.

— Les os de mes amis blanchissent au soleil.

Il ferme les yeux, et je n'entends bientôt plus que son souffle régulier. Caza-Ahzak poursuit pour son ami.

— Il dort. Il ne dira plus rien. Mais il a raison, tu sais.

— De dormir ?

— Oui, et pour nos compagnons. Ils blanchissent bien au soleil, l'arme au clair, comme si la folie seule était responsable de leur mort.

— Que veux-tu dire, Caza-Ahzak ?

— Qu'ils se sont battus entre eux, croyant lutter contre l'ennemi ! Voilà pourquoi le repos est essentiel. Il préserve l'esprit de la fatigue, et, par là même, de la folie de Kar'Saham.

— Campa-Hallak est bien évasif, quand il évoque ses expéditions.

— Campa-Hallak est un homme humble, Cardanapak, fils de Caparak. Il est humble depuis qu'il a réalisé que ce sable que nous foulons et cette poussière que nous respirons sont les seuls restes des femmes et des enfants de Mirand'Ar. Nous agissons tous ici, grand homme, pour qu'il n'y ait plus jamais de telle folie. Pour que tu ramènes Celui-Qui-Revient. Il faut te reposer désormais, car la route de cette nuit sera longue. Le premier point de ravitaillement nous attend, à l'aube.

Mes compagnons se masquent les yeux et s'allongent en silence. Je m'étends à mon tour sur une natte craquante. Kar'Saham. Je ne peux pas m'empêcher de repenser à cette mission. Traverser ce que nul ne devrait traverser. Violer le sceau de notre isolement. Le désert. Campa dit qu'il est plus calme depuis que l'Étranger s'est emparé de la Pierre des Rois. *Al Gahama*. Notre nouveau roi. Mon roi ! Je ne me suis pas trompé le jour où mon regard est tombé sur lui ! *Al Charmak ! L'Aka Catchak !* Mon Champion. Les temps sont venus pour Saham de voir la lumière des rois blancs chasser ces siècles obscurs.

Sur ces belles pensées, j'attrape ma ceinture en quête de venin de Ksa Ksa, et sombre bientôt dans un sommeil sans rêve ni cauchemar.



— Cardanapak, debout, fils de chef ! Le soleil décline, nous repartons !

Je me réveille, les yeux lourds et la gorge sèche, secoué par la main épaisse de Caza-Ahzak. Je résiste à l'envie de vomir en recevant un coup de massue dans l'estomac. J'entends les os de mon crâne se briser sous l'impact de je ne sais quelle arme spectrale, et attrape la gourde que me tend mon compagnon d'infortune.

— Une gorgée. Seulement.

Il me regarde avec un sourire.

— Le venin de Ksa Ksa, n'est-ce pas ? Tu verras, il ne te sera bientôt plus nécessaire pour trouver le sommeil dans cette tourmente.

Je hoche la tête sans plus de conviction, tout en mâchant quelques graines. Le campement est déjà plié. Ils m'ont laissé dormir jusqu'au dernier moment. J'avale honteusement ma pitance et jette mon sac sur les épaules. Campa-Hallak me tend quelque chose. J'ouvre la main et recueille deux cristaux grisâtres.

— Croque.

Caza-Ahzak me jette un regard complice, et vient étoffer le propos de notre guide.

— Ce sont des fleurs de sel, elles viennent de l'anse des Âmes. C'est idéal pour retenir l'eau de ton corps.

Campa-Hallak hausse ses immenses épaules.

— Parler gaspille l'eau.

Il range ses instruments de bronze et se met en marche, l'œil vissé sur l'horizon. Caza me fait signe de m'enturbanner, et nous reprenons notre route dans un complet silence.

Nous progressons, avec difficulté, dans un sable de plus en plus fin. Il se dérobe et coule sous nos pas, sans consistance. Les dunes s'élèvent devant nous en un champ de draas<sup>4</sup> et se suivent, toutes identiques sous le soleil couchant. Tout homme se perdrait dans ce chaos. Mais pas Campa-Hallak. Il s'arrête juste de temps à autre, imperturbable, visant les lointains tremblants de ses instruments de navigation, avant de reprendre sa route.

Le soleil n'a pas encore disparu que les premières étoiles percent déjà le ciel. Un vent frais souffle et pousse les plaintes des morts dans la nuit naissante. Un vent qui s'engouffre sous ma

<sup>4</sup> Terme consacré chez les géographes, « bras » en arabe, succession de ghourts (dunes en étoile).

tunique et vient m'arracher sans pudeur mon peu de chaleur. Mes compagnons s'arrêtent et tirent de leurs sacs de grandes capes de laine. Je fais de même, extirpant du fin fond de mes effets personnels ce que je pensais n'utiliser qu'une fois passé la Grande Barrière.

— Ici, point de vie. Le froid veille à ce que rien ne soit plus chaud que lui.

Je souris devant la remarque de Caza-Ahzak et m'enroule dans ma cape de laine. Campa-Hallak, tout en pointant une étoile brillante, égrène ses doigts en tournant la roulette d'airain d'un matériel encore inconnu. Puis il annonce.

— Onze cent vingt mille. Et c'est la Barrière.

Je réagis à voix haute à l'incroyable chiffre annoncé. Il est grand. Trop grand !

— Onze cent vingt mille... pas ? Campa, pourquoi une telle distance ? La chaîne Sans-Nom n'aurait-elle pas été plus proche d'au moins quatre cent mille pas ?

— Si. Mais seuls les vents franchissent ses cols. Feu Camaak te convaincrait mieux que moi. J'ai enfoui ses os, dans une passe, là où le vent souffle si fort que l'Homme ne peut rester les pieds sur terre. Non. Le chemin le plus court fait onze cent vingt mille pas. Dans cette direction.

Je laisse Campa-Hallak nous mener en silence vers notre premier point de ravitaillement, perdant mon regard dans l'infini cosmos.



— Cardanapak ?

J'émerge brusquement de mes rêveries pour voir mes compagnons un peu en arrière. À l'arrêt. Certains se permettent même de boire une gorgée d'eau à leur gourde. Un geste de Campa-Hallak a dû m'échapper pendant que je divaguais. Je me risque à poser la question.

— Pourquoi cette pause ?

— Nous sommes en avance.

Campa ne dira rien de plus. Caza-Ahzak vole une nouvelle fois à mon secours.

— Ha ! ha ! Quelques explications, peut-être ? Campa veut dire que notre rythme de marche est fixé par les étoiles. Si nous avançons trop vite, nous dévions de notre route et passons à côté de nos points de ravitaillement. Tu veux grignoter un peu de Cassavas ?

Ainsi notre destin est fixé par la course des étoiles ? Campa-Hallak est décidément un homme précieux. Je mâche pensivement un coin de galette et réfléchis tout haut.

— Et le jour ?

Campa se tourne vers moi, un sourcil relevé.

— Le soleil. Aussi sûr que les étoiles.

Il pointe une nouvelle fois son instrument vers le ciel et s'immobilise face au néant.

— Il est temps de repartir.

Les restes de Cassavas et les gourdes disparaissent dans les sacs, et nous reprenons aussitôt notre route, marchant sans mot dire pour le reste de la nuit. Je réalise alors que le harcèlement incessant des spectres de Kar'Saham ne m'affecte plus.



Les dernières étoiles disparaissent dans les pâles lueurs de l'aube tandis que je me hâte pour rattraper l'homme de tête.

— Campa, nous devons nous arrêter.

L'homme ne s'arrête pas plus qu'il ne me répond. Je poursuis.

— Pour honorer l'astre de vie !

Il me foudroie du regard.

— Fils de chef, le soleil de Kar'Saham n'est que mort. Il ne reçoit pas mes hommages. Puisse-t-il se contenter de guider nos pas.

Sans plus de commentaire, il se renferme dans son silence et me laisse regarder grandir mon ombre pour la première fois. Campa-Hallak accélère même sa marche et se met à courir, lourdement, un instrument pointé sur le disque naissant. Mes compagnons s'engagent à sa suite, enveloppant leurs visages dans des pans de tissu pour se protéger des premières morsures des lueurs du jour. Caza-Ahzak me rattrape par l'épaule alors que je manque

de glisser dans la pente et m'explique, comme pour excuser Campa-Hallak.

— Nous avons pris du retard sur le soleil, et, si Campa ne parvient pas à faire sa visée, nous risquons de ne pas trouver aujourd'hui notre point de ravitaillement. Chaque rendez-vous manqué peut nous être fatal !

Je me hâte derrière la folle équipe, inspirant à pleins poumons un air encore glacial. Les étoiles nous disent de ralentir, le soleil de courir, l'un nous brûle pendant que l'autre nous givre. Le ciel n'a donc pas fini de nous faire tourner comme des girouettes ? Campa-Hallak s'envole et envoie glisser d'immenses coulées de sable dans les pentes de la dune, poursuivant toujours l'astre du jour de son instrument. Puis il plonge, sans prévenir, et s'écrie.

— ICI !

Nous le rattrapons. Il n'y a rien que du sable, que tous se mettent à creuser avec frénésie. Caza-Ahzak se tourne vivement vers moi.

— Fils de chef, vite, aide-nous à creuser ! Les vivres sont juste là, sous le sable !

Il m'entraîne la tête la première dans ce flanc de dune. Mais dans quelle folie me suis-je fourré ? Le nouveau roi de Saham a intérêt à me valoir cette peine !

## CHAPITRE 8

# ERKAN, L'ÂME DAMNÉE

Je reviens à moi, coincé entre deux rochers. Le ciel d'ici n'a rien à voir avec celui de mes visions. Il ne présente pas les mêmes constellations, et la laitance est plus diffuse. Le travail de mes initiateurs est vraiment très soigné. Mais combien de temps durent réellement ces sorties ? Je viens d'être témoin de plusieurs jours de la vie de ce Cardanapak, et pourtant ici le petit matin n'a pas encore chassé les ombres de la nuit. Devrais-je être étonné de voir mes maîtres capables d'une telle maîtrise du temps ? Assurément pas. Mais ces vieilles barbes commencent à me lasser avec leurs visions. Qu'ils me donnent du concret ! Je veux aller au contact !

Le Rôle du Nord souffle de longues et puissantes rafales. Il donnerait presque à croire qu'il veut soumettre la géologie brutale des lieux à sa volonté. Je peine tant à avancer que je me baisse pour ne plus rien lui offrir. Mes yeux pleurent sous les assauts brûlants de l'air marin. Je les essuie d'une main, chasse mes larmes de sel, et dépasse le dernier détour de roche. Encore un pas. La pointe Couchée est juste là, devant moi. Reste à passer ce décrochement et...

Rien.

Une plage de galets sans point de ports ni même d'île. Rien que de vulgaires cailloux. Maudits vieillards, mais quelle Épreuve se déroulerait dans un tel néant ? Le vent m'envoie cingler du sable au visage, m'obligeant à tourner la tête.

— Mais allez-y ! Fouettez-moi ! Foulez-moi aux pieds ! Mais, par tous les sages de notre belle cité, montrez-moi la voie !

Je repars en courant, longeant la passe des Plateaux pour rejoindre les surplombs, au-dessus du lac. Un véritable Sage-Guerrier passerait en double-vue en cet instant, pour ne pas laisser son environnement venir abuser ses sens communs. Je me concentre donc et laisse glisser mon regard dans un paysage que je ne reconnais en rien. L'eau, les parois, l'air : tout est pur de n'avoir jamais été touché du doigt de l'Homme. Des feux attirent mon attention. Là, au fond du lac, fidèle aux dernières lignes de ce récit factice, se tient AlmenKaraï. La Pierre des Rois.

Pour une fois la logique semble vouloir guider mes actes. L'évidence, même. Je ravale ma salive et m'avance au bord du vide. Je tends mes bras vers le ciel, chahuté par les bourrasques, et bascule en avant. Mon vol décrit une courbe qui signerait la mort de tout homme. Mais pas celle d'un Sage-Guerrier. Mon corps fend l'eau et s'enfonce dans les profondeurs du lac. Je me laisse couler, guidant ma dérive vers les fondations de l'île d'Almenarc'h. J'inspire lentement de cette aqueuse substance et me remplis les poumons à son grand désarroi. Elle qui croyait m'asphyxier comme un vulgaire mortel me nourrit de ses dissolutions !

Là, en place de ces abysses d'où ne s'élèvent plus que des fume-roles sulfurées, s'érige en d'autres réalités la cité de mes ancêtres. J'approche du gouffre béant, observant que ce monde se conforme une fois de plus aux écrits maudits de ce manuscrit. Une dalle en

étoile flotte, inutile, entre deux eaux. Des lignes rougeoyantes scintillent et crépitent à sa surface, chassant des myriades de bulles affolées. Des glyphes se forment et se déforment, dessinant sous mes yeux des noms aux résonances étranges. Je frissonne tant chacun d'eux semble plonger mon être dans le creuset de ses origines. Sont-ils ces illustres et obscurs héros dont je ne saurais rien ? Ma véritable lignée ? Ah ! je n'aime pas la tournure que prend brusquement cette épreuve ! Elle me noie dans ses absurdités depuis mon réveil pour mieux me faire oublier tout ce qu'elle compte d'initiatique au regard des cercles ! Fous ! Vous me perdez !

La terre gronde et ébranle les fonds, levant des kyrielles de bulles. Elle menace de s'ouvrir pour engloutir cet autel. Elle m'appelle, aussi, et m'invite à m'approcher de cet objet qui trône au centre de cette dalle et à retirer la source de sa tourmente. AlmenKarai. La pierre prétendument capable d'engloutir tour à tour faux dieu et sainte cité ! Elle inonde les lieux de lumière, séduit mes sens, et me tient captif de son pouvoir. Je pose un pied sur ce fond résiduel tandis que, répondant à l'appel soudain d'une puissance adverse, l'eau se densifie et s'oppose au moindre de mes gestes. Elle m'enserme et vient à me paralyser. Terre ! Je dois désormais lutter pour avancer et contrer cette force grandissante ! Je tends péniblement mon bras et frissonne tandis que je reconnais au cœur de la gemme le fantôme tremblant de la ville d'Almenarc'h. J'approche ma main de cette vision terrifiante, espérant la voir s'évanouir, mais elle persiste et illumine ma paume de ses feux changeants. La pierre m'emplit maintenant du désir irrépressible de la posséder. Dans un dernier effort, je referme mes doigts dessus et, d'un geste sec, l'arrache à sa gangue matricielle. La dalle éclate alors et l'eau déferle de nouveau, en proie à des forces contraires. Je tiens ma pierre.

— *Mes Pairs, illustres membres des cercles, je n'entends rien à vos volontés, mais me voici devenu en mon Épreuve le gardien d'AlmenKarai ! Qu'attendez-vous de moi maintenant ? Répondez !*

Des bulles filent et s'échappent en ondulant, laissant bientôt place à une scène vide de toute tourmente. Le silence retombe. Un de ceux qui ne règnent que dans les grands fonds. Entre mes doigts, enfermée dans l'âme cristalline de ce joyau, Almenarc'h bat comme un cœur et pulse de mille rais. Ma gorge se noue.

— *Aïnhor Eran, grand Esprit de la Terre, ne commets jamais les atrocités décrites par ces œuvres impies ! Car, s'il devait en être ainsi, je ne te protégerais pas du courroux des Hommes !*

Je tremble, assommé par la puissance nouvelle qui, en ce monde, vient siéger en mon sein. Une force terrible venue du fond des âges, portée par la chaîne sans fin de mes aïeux. Je place la pierre dans cette bourse de velours noir qui pend à mon cou, et transmute l'eau de mes poumons en air. Ainsi porté, je fends les ondes et fuse vers la surface.

J'émerge au milieu du lac, scrutant aussitôt le pied des falaises à la recherche d'un premier refuge, quand le bruit d'un clapot me tire de mes pensées.

— Messire, je puis comprendre que la disparition de votre belle cité vous pousse à commettre le pire, mais, de grâce, absterne-vous d'avoir de pareilles pensées en ce lieu maintenant consacré par la Terre ! Cet endroit ne vous inspire-t-il pas l'amour de la Vie ? Ne sentez-vous pas couler ici toute la force de notre Mère Nature ?

Cette voix, ce ton, le doute n'est pas permis. Père Reichak. L'homme de mes visions. Je me tourne lentement, et découvre une barque garnie de têtes encapuchonnées. L'homme reprend.

— Donnez-vous la peine d'attraper cet aviron, jeune homme. Par la Terre, nous vous croyions mort ! Je n'ai jamais vu une telle chute !

J'attrape la rame en question et me laisse hisser à bord d'un solide canot de conception toskane.

— Vos tatouages sont étranges, jeune homme. Vous avez les traits d'un Alménaréen, mais ces dessins semblent bien exotiques ! Et il se dégage de vous une telle force de vie ! Occupez-vous une quelconque place d'importance dans votre cité ?

— ...

— Jeune homme ? Vous ne dites mot ? Comprenez-vous mon langage ?

— Certes, vieux père, je le comprends. Mais j'ignore ce qui me pousse à répondre à un élément de décor.

— Un élément de décor ? J'ai peur de ne pas vous suivre. La chute vous aura sans doute perturbé les sens, jeune homme. Je suis le Père Reichak. Je suis un Père Blanc. Je représente ici la première

délégation officielle en visite sur ce lieu de sinistre. Accepteriez-vous l'honneur de nous servir de guide ?

L'homme s'interrompt et plisse les yeux.

— Décidément, jeune homme, votre potentiel de vie dépasse tout entendement ! Oubliez les divinités déchues d'Almenarc'h, et prenez place dans nos rangs. Montrer à l'Homme les beautés et les fragilités de la Nature nourrit le cœur d'une douce piété !

L'homme gratte nerveusement le dos de sa main. Il attend de moi une réponse. Je réagis tout haut.

— Mais disparaîsez, que je finisse mon Épreuve en paix !

Le Père Reïchak, le regard brusquement givré, s'écorche le dos de la main et fustige avec force postillons.

— Emparez-vous de lui ! Nous avons une âme à sauver ! Convertissez-le !

Les frères tirent de grandes lames de dessous leurs robes et ne me laissent guère d'autre choix que de basculer en arrière pour regagner les profondeurs du lac. Il prend son rôle très au sérieux, ce pan de décor. J'interromps ma coulée, observant d'un œil la barque lointaine qui se découpe dans le ciel, et nage doucement à contre-courant, vers les chutes. M'inciter à intégrer les rangs d'une vulgaire secte ? Voilà un piège grotesque qui me vaudrait un Exil immédiat !

Les eaux s'agitent bientôt de violents remous. Les chutes m'entraînent par le fond, m'obligeant à agripper des racines profondes pour remonter vers la surface. J'émerge et me hisse à la force des bras, les muscles tendus comme des cordes d'arbalètes, douché par des trombes en furie. Accroché à des roches détrem-pées, j'empoigne un buisson de fougères épineuses et me hisse sur un misérable replat. La mousse chuinte tandis que je m'affale de tout mon corps. Les eaux de l'Almen filent, à quelques pouces de moi, et se précipitent en contrebas dans un infernal fracas. Je me cale contre la paroi et aperçois la barque de ces « pères », au loin, croisant au-dessus de mon hypothétique position. Pauvres d'eux. Les voilà qui se dirigent maintenant vers les anciennes cata-combes. Futiles illusions.

Je reprends mon souffle, sous la protection des chutes, et me laisse aller à fermer les yeux. Le bruit m'envahit, purgeant mon esprit de ses pensées inutiles. Je sens le calme me gagner pour

la première fois depuis mon réveil. Comment sortir victorieux de l'Épreuve ? Ce manuscrit doit receler quelques clefs, sans quoi mes aînés n'auraient pas pris la peine de me le faire parvenir. Je serais devenu amnésique. Certes. Et, courant après mon passé, moi, l'héritier d'une lignée maudite et superbe de puissance, j'aurais été amené à réduire toute la splendeur de ce monde à ce simple joyau. Pourquoi ? Pour enfermer un dieu déchu, ce Saash, et priver notre grand Aïnhor Eran de ses forces terrestres ? Et cette Awana qui prétend voyager sur les fils du temps, qui est-elle ? Mon crâne vibre de tant réfléchir. Terre ! mais ce n'est pas là qu'une impression ! Voilà un tact mental ! Je baisse ma garde et accueille une voix qui résonne aussitôt en moi.

— *Étrange présence.*

— *Ah ! Pas plus que cette observation, maître Jamar ! Vous venez me signifier la fin de mon Épreuve ?*

— *J'ignore de quoi vous parlez.*

— *Mais ? De quoi voulez-vous que je parle, sinon de mon Ultime Épreuve ?*

— *Confirmez votre identité.*

— *Maître Détenteur ? Mais je suis Erkan del Arc'h, fils de Siham la Guérisseuse et de Roch, le Grand Gardien de notre noble cité !*

— *Impossible.*

— *Terre ! Mais quelle réponse attendiez-vous ?*

— *Impossible. Trois fois impossible. Épreuve achevée depuis quatre solaisons, par Échec. Erkan amnésique. Erkan mort.*

— *Amnésique ? Mort ? Pères ! Me voilà donc encore à converser avec un mirage de l'esprit !*

— *Signature conforme. J'accepte l'impossible. Les voies du Très-Haut sont impénétrables. La mémoire des Ancêtres coule en vous. Rejoignez le temple d'Altama.*

— *Le temple de quoi ?*

— *Le temple d'Altama, haut lieu des Détenteurs depuis la destruction d'Almenarc'h.*

— *Assez ! Vous allez bientôt devenir plus indigeste que ce manuscrit ! Aidez-moi plutôt à finir cette Épreuve !*

— *Élément non répertorié. Veuillez préciser « manuscrit ».*

— *Sortez de mon esprit sur-le-champ !*

— *Élément non répertorié. Veuillez préciser « manuscrit ».*

— *Mais ce n'est pas croyable ! Le décor débloque ! Le décor radote !*

— *Objets du passé, reliques, vous nous appartenez. Ce manuscrit nous appartient. Et la Pierre de Karai que je sens contre vous nous appartient. Erkan, vous devez...*

Vieilles barbes, j'ai appris à distinguer le réel de l'irréel avant d'avoir trois printemps ! Je contre la pression grandissante qui s'exerce sur moi...

— *Rupture d'échange non autorisée. Veuillez vous soumettre à la ligue...*

... et brise ce stupide contact. L'eau des chutes frémit et se mue en vapeur à mon approche. Je respire profondément, accueillant avec une pointe d'orgueil cette puissance nouvelle qui ronfle dans mes veines. Épreuve ou non, je viens de contrer le Doyen des Détenteurs et sa ligue mentale. Mais une poigne d'acier me tire la tête en arrière et me brûle la cervelle sans ménagement. Je m'écroule sans connaissance dans un buisson de fougères épineuses.

Pour découvrir la suite du tome 2 des *Kerns* et commander le roman, [suivez le guide](#).